

YOUSSEF FADEL

Un oiseau bleu
et rare vole avec moi

roman traduit de l'arabe (Maroc) par Philippe Vigreux

Sindbad
ACTES SUD

À la mémoire des martyrs des camps d'extermination de Tazmamart, d'Agdz, de Kal'a Mgouna, de Skoura, de Moulay Cherif, du Courbis, du Complexe, de Dar el-Moqri, les vivants et les morts.

I

RÉCIT DE ZINA

(Lundi 21 mai 1990, huit heures du soir)

Depuis qu'il est planté là, devant le comptoir

on dirait qu'il veut me dire quelque chose, l'homme que je ne connais pas. Quoi? Je ne sais pas. Encore maintenant, il y a beaucoup de choses qui tournent dans la tête des hommes et que je préfère ignorer. Dès que je m'approche, il va pour ouvrir la bouche et la referme quand il me voit m'éloigner. Du coup, j'évite de m'approcher pour ne pas avoir à entendre ce qu'il veut me dire. Je vais et je viens derrière le comptoir en me demandant chaque fois que j'ouvre une bouteille à un client si je ne suis pas trop près de lui. Ou suffisamment loin pour ne pas entendre. Je regarde ma montre à mon poignet pour me décontracter. Je vois qu'il est huit heures. J'ouvre une autre bouteille et la pose devant un autre client qui ne l'a pas demandée. Et alors! C'est pas ça qui va changer ses paroles en eau, rendre ses regards moins insistants ou diminuer ma méfiance! Finalement, il s'accoude au comptoir pendant que je passe et, en jouant avec son verre dans le vacarme du bar, de la musique et du flipper, il me demande si j'aime les roses. Je m'abstiens de répondre pour éviter les problèmes. Je suis comme ça. J'ai déjà bien assez de choses à penser. J'ai appris à ne pas me dévoiler aux autres. Mes pensées, je me les garde

pour moi... et pour le jour où il fera beau. Et puis... je ne sais pas si j'aime les roses ou si je ne les aime pas. Je m'éloigne de nouveau en l'ignorant, lui et sa question. Je ne suis pas du genre à me lancer dans des palabres pour un oui pour un non. Et les clients? Ils sont déjà bien assez occupés à boire et à jacasser pour penser à la sécheresse! Non, vraiment, sa question n'intéresse personne. Qui s'intéresserait aux roses dans une saison où il ne pleut pas? Avec sa grosse djellaba rayée noir et kaki sur le dos au cinquième mois de l'année, ses lunettes noires qui ont du mal à cacher les trous de vérole qui lui labourent le visage, on dirait qu'il a poussé là, en plein milieu du bar, au mauvais endroit et au mauvais moment. Comme il n'arrête pas de surveiller mes allées et venues en attendant que je passe pour m'adresser une nouvelle fois la parole, je m'arrange pour ne pas passer devant lui. Ni même m'approcher. Alors il joue avec son verre en m'attendant. Je compte les mots qu'il pourrait me dire au cas où je repasserais. Pas plus de quatre, comme tout à l'heure : "Aimez-vous les roses?" Mais il n'a pas l'air d'attendre spécialement que je réponde à sa question. Il est venu pour parler, pas pour écouter. Je le vois aux mouvements de ses doigts qui jouent avec le verre d'eau. Et dans l'ombre du sourire qui flotte sur ses lèvres. Je finis par repasser. "Là-bas, dans le Sud, tous les ans à cette époque, il y a une fête des roses où les filles célibataires vont pour se marier." Pour en avoir entendu autant, j'ai dû mettre plus de temps à passer, cette fois-ci! J'ai l'impression que je commence à me prendre au jeu. Et si je passais une troisième, une quatrième et une cinquième fois pour entendre davantage

de ses sornettes? Mais je ne suis pas célibataire et je me fiche de savoir qu'il existe un rendez-vous annuel pour les filles à marier. Ses paroles ont autant d'intérêt pour moi que les ragots de pochards qu'on entend tous les soirs dans les bistrots. Comme ce fossoyeur qui ne sait parler que du nombre de morts qu'il a enterrés dans la journée, ou l'autre, le menuisier, qui rêve chaque nuit qu'il s'évade dans une armoire vers les forêts où pousse le bois qu'il utilise. Quand on travaille au comptoir du bar de la Cigogne, on est armé contre les papotages qui viennent tambouriner à votre tête. Comme ma sœur Khatima, à l'autre bout du comptoir, devant sa caisse enregistreuse. Elle parle, et fait des grands gestes, et rit aux éclats en se moquant pas mal de ce que peut raconter tel ou tel client (elle ne se met pas une rose rouge dans les cheveux comme Madame Jeannot, l'ancienne patronne; elle offre juste de temps en temps un verre ou deux aux habitués. Au fait, peut-être que Madame Jeannot faisait venir ses roses de la fête dont parle ce monsieur, là-bas, de je ne sais où). Je ne suis pas comme elle. Je me méfie de tous ceux qui s'intéressent à moi de près comme de loin.

Je m'approche cette fois-ci en le voyant sortir un papier de sa poche et le poser sur le comptoir. Je regarde la feuille et me dis qu'elle ne prouve rien. Puis le voilà qui se met à regarder tout autour de lui comme s'il allait dire quelque chose d'interdit. On dirait que son visage ne sait pas rire. Ses traits sont durs. Je pose la bouteille devant lui et il me demande : "Est-ce que je la bois à vos frais ou vous aux miens?" Il regarde de nouveau autour de lui. Je ne préfère ni l'un ni l'autre. Les hommes

aiment les poivrottes, mais moi je ne bois pas. Ma sœur Khatima non plus. Voilà qu'il rit maintenant! Comme s'il lisait dans mes pensées. J'aperçois dans sa bouche des dents en or qui brillent, ce qui rend plus bizarre sa présence dans cet endroit. Le papier est toujours à sa place. J'ouvre donc la bouteille et, avant de repartir, je l'entends dire : "En haut de la montagne du village qui accueille la fête bruyante des mariées, il y a une casbah où vont aussi les veuves et les femmes qui ont perdu leur mari dans les coups d'État."

Ça me rappelle un vieux rêve. C'est comme si, soudain, ce souvenir m'éclairait l'esprit. J'ai compris. Avant même qu'il me parle, ça y est, j'ai compris. Je me trouble tout d'un coup, je prends la lettre et, pendant que je me tourne vers ma sœur à l'autre bout du comptoir, il me glisse à l'oreille qu'il me reste juste assez de temps pour attraper le car de neuf heures en provenance de Fès. Un homme d'une cinquantaine d'années qu'on n'avait jamais vu au bar avant cette nuit et qui y sera resté juste le temps de débiter ses phrases faites exprès pour semer encore une fois le trouble dans mon esprit! Et peut-être même un peu plus. Il est toujours là, debout, à me regarder. On dirait qu'il attend que je saute par-dessus le comptoir pour rejoindre le car de neuf heures. Je disparaiss dans la cuisine et j'ouvre la lettre. Je reconnais l'écriture d'Aziz. Que faire de sa lettre? Me la jeter dans la bouche comme une boulette de vent et boire un coup d'eau par-dessus? Je regarde la montre à mon poignet.

Je croyais que j'avais oublié. D'abord abattue, je m'étais raisonnée, puis calmée et j'avais oublié. Je croyais que

l'idée de repartir encore une fois à sa recherche s'était apaisée, éclipsée, puis éteinte à jamais.

Ça fait quatre ans que je ne suis pas sortie du bar de la Cigogne et de l'appartement du dessus, autrement dit, depuis que Madame Jeannot est morte et a laissé le bar au nom de ma sœur Khatima. Parfaitement, ma sœur qui s'est occupée d'elle bien plus que sa famille qui débarquait de France tous les six mois pour voir si la vieille avait rendu l'âme. Mais la vieille, au lieu de leur laisser le bar et l'appartement du dessus, a légué tous ses biens à Khatima qui a veillé sur elle et l'a enterrée dans la tombe qu'elles avaient achetée ensemble sur ses derniers jours. Après ça, ma sœur et moi, on a dû s'atteler au rude labeur que demande la tenue d'un bar : les problèmes quotidiens avec les poivrots, la police, les renseignements généraux, l'armée... de sept heures du matin jusqu'à minuit. Dieu! que le temps a passé! Toutes ces années? Non, pas un seul jour l'idée de le retrouver ne m'a quitté l'esprit, toujours aussi vive et obsédante que quand, à seize ans, j'ai commencé mon long périple à la recherche d'Aziz. Je pense toujours qu'il n'est pas mort, que la terre ne l'a pas enseveli et que je finirai un beau jour par le retrouver. Je pense que, encore une fois, je n'ai rien à perdre. J'avais seize ans quand j'ai commencé à le chercher, j'en ai trente-quatre aujourd'hui et je continuerai jusqu'à soixante, soixante-dix et même plus s'il le faut. Je pense que je finirai par le retrouver. J'aime me voir dans cette perspective. J'aime me voir triompher un jour ou l'autre. Ce sentiment me procure une grande joie. Une fois, je suis allée jusqu'à la forêt de la Mamoura à la suite d'une conversation téléphonique

au cours de laquelle un homme m'avait dit qu'il savait où était Aziz. J'en ai été une fois de plus pour mes frais. Mais je n'ai ni faibli ni baissé les bras. La fausse nouvelle donne tout son sens au temps. Grâce à elle, la flamme reste allumée. La fausse nouvelle entretient le flambeau du souvenir comme la torche qu'on prend pour avancer. Tout comme je n'ai pas hésité une seule seconde devant la nouvelle de la Mamoura, je n'hésiterai pas aujourd'hui. J'ai juste le temps de sauter dans le car de neuf heures en provenance de Fès. Comme l'homme l'a dit.

Je retourne au comptoir sans décider si je vais avertir ma sœur ou non. Je n'ai aucune raison valable de la mettre au courant. Je ne l'ai pas fait les fois précédentes. En attendant, l'homme a quitté le bar sans boire sa bouteille.

À la station

le car de neuf heures en provenance de Fès n'est pas encore arrivé. Il n'y a pas beaucoup de voyageurs. En tout cas, ils n'ont pas l'air d'aller à une fête des roses ou à une foire aux mariées. Trois hommes qui fument, quatre femmes enveloppées dans des robes couvertes de broderies, assises sur leur balluchon, et quelques charrettes chargées de gros sacs de toile sous lesquelles dorment des chiens. Le guichet des billets est fermé. L'un des trois hommes affirme qu'il l'est depuis des années en me montrant du doigt un individu debout au pied d'un poteau électrique. Juste au moment où je l'aperçois, il jette le capuchon de sa djellaba sur sa tête et me tourne le dos. Je me dis que, vendeur de billets ou pas, c'est l'homme du bar, avec les mêmes lunettes noires, le même visage grêlé et la même djellaba rayée noir et kaki. Je m'approche de lui ; il me sort un billet et me le tend comme n'importe quel vendeur de billets qui ne viendrait pas de passer au bar de la Cigogne il y a quelques minutes à peine. Je le regarde droit dans les yeux pour qu'il me reconnaisse. Il a l'air étonné quand je lui dis que je viens de le voir au bar. Mes paroles le gênent. Il confirme qu'il était bien en train de boire,

mais dans un autre bar, et me prie de ne rien dire à son chef pour ne pas se faire renvoyer. Bien que la situation soit plutôt comique, il n'y a pas dans sa voix la moindre note de plaisanterie. Continuer sur ce sujet ne rimerait à rien. Je lui demande quand le car va arriver. Il reprend confiance et me dit qu'il va arriver à neuf heures. Je regarde ma montre à mon poignet. Neuf heures un quart ! Il me dit : "L'autocar de Fès entre en station à neuf heures.

"À neuf heures, je veux bien, mais aujourd'hui, il va arriver à quelle heure aujourd'hui ?

— À neuf heures, comme d'habitude !

— Peut-être, mais il est en retard !

— Comment ça, en retard ? Il est toujours à l'heure.

— Oui, mais l'heure est passée !

— De quelle heure vous parlez ? L'heure n'est jamais passée !"

Pas moyen de s'entendre avec lui. Comme je l'ai dit, il n'y a pas beaucoup de voyageurs. Je demande à l'un d'eux si le car de neuf heures est passé pour en avoir le cœur net. Et me rassurer. Je m'assois sur le rebord du trottoir et je ferme les yeux pour fixer mes idées et tâcher d'y voir plus clair. Est-ce qu'au moins la nouvelle me fait plaisir ? Les fois précédentes, mon cœur tremblait tout ce qu'il pouvait et, dès que j'entendais des nouvelles d'Aziz, je ne me contrôlais plus. Le simple fait d'imaginer quelqu'un venant me dire qu'il était en vie quelque part, même dans un lieu qui n'existait pas (comme c'est arrivé tant de fois !), cette seule idée me mettait dans tous mes états et je ne tenais plus en place. Mon sang bondissait dans mes veines comme

s'il était devenu fou. Aujourd'hui, j'ai l'impression que mon émotion s'est un peu refroidie, que mon enthousiasme n'est plus ce qu'il était. Ça me ferait presque de la peine. Surtout pour Aziz. J'aurais souhaité en moi plus d'effervescence. Pourquoi la nouvelle ne me fait-elle pas tout l'effet attendu et pourquoi glisse-t-elle sur moi, comme ça, en passant, comme l'homme, sans laisser de trace ? C'est sûrement à cause de ces quatre années que je viens de passer à trimer enfermée dans le bar de la Cigogne, quatre années pendant lesquelles on ne m'a apporté aucune fausse nouvelle.

